

L'idée de l'analyse didactique et l'autoanalyse de Freud

Jacques Van Rillaer

Professeur émérite de psychologie
Université de Louvain

L'origine de l'idée de psychanalyse didactique

Au début des années 1910, les premiers confrères de Freud, qui se réunissaient régulièrement chez lui, ont constaté que leurs analyses « profondes » n'aboutissaient pas aux mêmes significations « fondamentales » que les analyses de Freud. Ces analystes sont alors entrés en conflit avec Freud, un conflit qui aboutira à la rupture des relations de Freud avec Adler en 1911 et avec Stekel l'année suivante.

Freud a estimé que les interprétations d'Adler et de Stekel étaient l'expression d'une résistance affective à reconnaître la primauté de la sexualité dans *tous* les troubles. Il a également interprété ces désaccords comme des symptômes de troubles mentaux. Il a psychiatrisé les contestataires, un mécanisme de défense qu'il appliquera à *tous* ses opposants¹. Il écrit à Jung le 14 mars 1911 : « Stekel représente l'inconscient pervers, non corrigé ; Adler, le moi paranoïaque ».

Le même scénario s'est rejoué en 1912 avec Jung, que Freud avait considéré, dans un premier temps, comme son « cher fils et successeur »² et qui venait d'être élu premier président de l'*Association Psychanalytique Internationale*. Jung estimait que le refoulement de la sexualité n'expliquait pas *tous* les troubles. Freud attribuait à nouveau cette réserve à des « résistances » affectives. *Jung imagine alors un moyen de résoudre les conflits d'interprétation et de préserver l'unité de la jeune confrérie des analystes : tous les psychanalystes devraient se faire psychanalyser par un confrère de manière à éliminer les résistances qui sont des symptômes de refoulements*. Les analystes devraient dès lors interpréter plus objectivement les propos des patients et arriver, sans entraves affectives, aux ressorts ultimes des troubles. C'est cette idée qui a présidé à la naissance de l'idée d'« analyse didactique ». Jung et d'autres se sont alors fait psychanalyser par des confrères et des consœurs. Freud a soutenu le principe, à ceci près qu'il refusa de se soumettre lui-même à cette sorte de purification psychologique. Il déclara ne pas avoir besoin d'être analysé par quelqu'un d'autre car, affirmait-il, il avait déjà procédé à sa propre son analyse. Il ajouta que c'est son auto-analyse qui lui avait permis ses principales découvertes, passant sous silence ses très nombreuses lectures.

Jung refusa cet expédient. Quand Freud le traita de « névrosé », il répliqua dans une lettre, qui précipita la fin de leurs relations : « Je ne suis pas névrosé du tout — bien heureux ! Je me suis en effet fait analyser *lege artis* et tout humblement, ce qui m'a fort bien convenu. Vous savez bien jusqu'où peut aller le patient dans son auto-analyse, il ne sort pas de sa névrose — comme vous. [...] Aimez-vous donc à ce point les *névrosés* que vous êtes toujours entièrement d'accord avec vous-même ? »³

¹ Pour une série d'exemples, voir Van Rillaer, J. (2005) «Les mécanismes de défense freudiens». *In* Meyer, C. *et al.*, *Le livre noir de la psychanalyse*. Les Arènes, p. 413-441.

² Freud écrit cette expression dans sa lettre du 10 août 1910 à Jung. *In* Freud, S. & Jung, C., *Correspondance*. Trad., Gallimard, vol. 2, p. 81.

³ Lettre du 18-12-1912. *Ibidem*, p. 311 (italiques de Jung).

Le conte de l'autoanalyse de Freud

Freud écrivait à Fliess, le 14 août 1897, au sujet de ses états de dépressivité : « Je connais maintenant une période maussade. Le principal patient qui m'occupe, c'est moi-même. Ma petite hystérie, fortement accentuée par le travail, a un peu avancé dans sa solution. D'autres choses restent encore cachées. C'est d'elles que dépend en premier lieu mon humeur. Cette analyse est plus difficile que n'importe quelle autre »⁴.

Dans l'espoir de se soigner et de mieux travailler, Freud commença à s'analyser systématiquement en octobre, mais il cessa le mois suivant ! Il écrit le 14 novembre : « Mon autoanalyse reste interrompue. J'ai compris pourquoi. Je ne peux m'analyser moi-même qu'avec des connaissances objectivement acquises (comme un étranger), l'autoanalyse proprement dite est impossible, sinon il n'y aurait pas de maladie [névrotique] »⁵.

À lire sa correspondance, on constate que son autoanalyse a été très brève (à peine quelques semaines !), fort décevante et finalement reconnue impossible ! Cette mini autoanalyse deviendra néanmoins un dogme essentiel de l'histoire du freudisme. Son disciple Ernest Jones, dans sa biographie du Maître, écrira que ce fut là « le plus héroïque de ses exploits » et ajoutera : « Le caractère unique de cet exploit demeure. Ce qui a été fait une fois demeure à jamais. Car nul ne pourra désormais être le premier à explorer ces profondeurs »⁶.

Nous renvoyons le lecteur intéressé par les diverses fonctions de la propagation de ce mythe à l'enquête de deux historiens, M. Boch-Jacobsen et S. Shamdassani ⁷.

Un job en or

Quand Jung a proposé que les analystes se soumettent à une analyse dans l'espoir de dépasser les conflits d'interprétations qui minaient l'unité de la jeune association psychanalytique, Freud avait été d'emblée conquis par l'idée et lui avait trouvé des justifications : convaincre de l'existence de l'inconscient, apprendre la technique et opérer la sélection des candidats⁸. En fait, Freud avait vite compris qu'il s'agissait d'une activité beaucoup plus facile, plus rentable et plus gratifiante que d'essayer, souvent en vain, de traiter des malades⁹. À la fin de sa vie, il écrira « avoir traité des patients dans les premiers temps », mais que les didactiques étaient devenues ensuite sa « principale occupation »¹⁰. À lire sa correspondance, on constate que c'était devenu l'occupation quasi exclusive. Ainsi, il écrivait déjà le 3 novembre 1921 à Pfister : « Tout mon temps

⁴ Freud, S. (1887-1904) *Lettres à Wilhelm Fliess*. Éd. établie par J. M. Masson. PUF, p.331.

⁵ *Ibidem*, p. 357.

⁶ Jones, E. (1953) *Sigmund Freud : Life and Work*. Basic Books, vol. 1. Trad., *La vie et l'œuvre de Sigmund Freud*. PUF, 1970, p. 351s.

⁷ *Le dossier Freud. Enquête sur l'histoire de la psychanalyse*. Paris: Les Empêcheurs de penser en rond, 2006, p. 63-84.

⁸ "Die endliche und die unendliche Analyse" (1937) *Gesammelte Werke*, XVI : 94s.

⁹ Dans "Les patients de Freud" (éd. Sciences humaines, 2011), l'historien M. Borch-Jacobson, qui a travaillé aux Archives Freud (à Washington) présente les 31 patients à présent bien connus de Freud. À peine trois patients ont bénéficié de sa "cure par la parole". Les autres n'ont pas été améliorés ou se sont même détériorés. Plusieurs ont fini en institution psychiatrique ou se sont suicidés. Voir :

<http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1969>

¹⁰ "L'analyse finie et l'analyse infinie" (1937) Trad. Œuvres complètes. PUF, XX 25.

est accaparé par des médecins anglais et américains. En sorte que je travaille maintenant pour le dollar et n'arrive à rien faire d'autre »¹¹.

Lacan a fait de même, mais en pire : comme l'Église catholique a fait le commerce des indulgences, lui a fait le commerce des didactiques, à raison de plusieurs dizaines de séances par jour¹². Il a inauguré la technique des « séances à durées variables », invariablement courtes, ensuite très courtes et finalement minuscules. Les candidats au titre d'analyste avaient à peine le temps de s'allonger et de dire quelques mots. En fait, la seule chose qui comptait pour eux était d'être reconnu « psychanalyste formé par Lacan ». C'est très précisément cette pratique qui sera à l'origine de la création par Lacan de sa propre École de psychanalyse. En effet, à partir de 1953 les dirigeants de l'Association internationale de psychanalyse (IPA) ont, à plusieurs reprises, rappelé Lacan à l'ordre. Chaque fois, il y eut « promesses de Lacan, non tenues, bien sûr, puis colères, amabilités, injures, rapprochements, ruptures »¹³. En juillet 1963, l'IPA a décidé que les didactiques menées par Lacan ne seraient plus reconnues par l'Association. Lacan pouvait continuer à analyser des patients et même faire des cours pour de futurs analystes, mais il se proclama « excommunié » comme Spinoza l'avait été par la communauté juive¹⁴. Ensuite, ce sera le coup de théâtre du 21 juin 1964 : Lacan créa sa propre École, où il édictera ses propres règles.

La véritable raison de la création de l'*École freudienne de Paris* — qui pourrait s'appeler « l'École des intérêts de Lacan » — est toujours soigneusement passée sous silence par les lacaniens qui en sont informés. Beaucoup de lacaniens ignorent cette raison. Pendant les quatorze années de mon affiliation à l'École belge de psychanalyse (créée en 1965 et rattachée à l'École de Lacan), je n'ai *jamais* entendu parler de la véritable raison pour laquelle Lacan avait fondé l'AFP¹⁵. Je ne l'ai apprise qu'en 1985, en lisant *Voyages extraordinaires en Translacanie* de François Perrier¹⁶.

Lacan a justifié l'innovation des séances « à durée variable » dans un texte de 1953. Il écrit qu'elle rejoint la technique zen, qu'elle « *déconcerte la résistance du patient* », qu'elle « *brise le discours pour accoucher la parole* ». Quand ce texte a été réédité en 1966 dans les *Ecrits*, Lacan a ajouté cette note en bas de page : « *Pierre de rebut ou pierre d'angle, notre fort est de n'avoir pas cédé sur ce point (1966)* »¹⁷.

¹¹ In Freud, S. & Pfister, O. (1963) *Correspondance*. 1909-1939. Trad., Gallimard.

¹² Cf. Van Rillaer, J. (2010) "Comment Lacan psychanalysait". *Science et pseudo-sciences*, 293: 96-106. En ligne : <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1553>

¹³ de Mijolla, A. (1982) "La psychanalyse en France". In R. Jaccard (éd.) *Histoire de la psychanalyse*. Hachette, p. 84.

¹⁴ *Le Séminaire XI*. Seuil, 1973, p. 9.

¹⁵ Le lecteur qui douterait de mon ignorance peut lire d'un bout à l'autre les 420 pages de mon livre *Les illusions de la psychanalyse*, publié en 1981 (Éd. Mardaga).

Pour des détails sur la création de l'AFP et la stratégie du silence, voir J. Van Rillaer (2010) "Mensonges lacaniens". *Science et pseudo-sciences*, 293 : 57-63.

En ligne : <http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1825>

¹⁶ Éd. Lieu Commun, 1985.

¹⁷ "Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse" (1953), réédité dans *Ecrits* (Seuil, 1966), p. 315s.



La direction de didactiques est un job au sens figuré comme au sens propre : facile, pas fatiguant et rapporte gros : les élèves-analystes ont en principe peu de troubles importants, ils arrivent à l'heure, paient rubis sur l'ongle et adoptent une attitude de soumission à l'instar de Kardiner, qui écrivait dans le journal de sa didactique : « J'avais peur de Freud : je craignais qu'il découvre mon agressivité cachée. Je passai donc une alliance muette avec Freud : “Je continuerai d'être docile pourvu que vous m'accordiez votre protection”. S'il me repoussait, je perdais à jamais toute chance d'entrer dans le cercle magique de la profession »¹⁸.

Hélas, il n'est pas démontré que cette pratique améliore la clairvoyance et la santé mentale de ceux qui s'y soumettent. Freud écrivait à René Laforgue le 5 janvier 1928 : « Cela me dérouté parfois que les analystes eux-mêmes ne soient pas radicalement changés par leur commerce avec l'analyse »¹⁹. Dans un de ses derniers textes, il reconnaissait : « Il est incontestable que les analystes n'ont pas complètement atteint, dans leur propre personnalité, le degré de normalité psychique auquel ils veulent éduquer leurs patients. Des adversaires de l'analyse ont coutume de relever cet état de fait en ricanant et d'en tirer argument pour conclure à l'inutilité des efforts analytiques »²⁰.

Par ailleurs, un effet de cette initiation sacramentelle, qui est clairement démontré, est de conditionner le candidat à adopter les dogmes de son École, condition indispensable pour y être reconnu membre titulaire²¹.

¹⁸ Kardiner, A. (1978) *Mon analyse avec Freud*. Trad., Belfond, p. 90.

¹⁹ *Nouvelle Revue Française de Psychanalyse*, 1977, 15 : 235.

²⁰ “L'analyse finie et l'analyse infinie” (1937) Trad., Œuvres complètes. PUF, XX 49.

²¹ Pour des témoignages d'analystes sur le conditionnement psychanalytique : J. Van Rillaer, *Les illusions de la psychanalyse*. Mardaga, 1981, p. 204 à 210. — Meyer, C. et al. (2005) *Le Livre noir de la psychanalyse*. Les Arènes, p. 390-399.